

montre-t-il expirant dans un premier baiser? Quel est le sens, et si je puis ainsi parler, la moralité de ce dénouement? Tout cela m'a paru assez peu clair, et, pénétrant au-delà de la première ligne de pensées que j'entrevois dans l'obscurité, je me suis demandé si M. de Laprade n'avait pas voulu peindre la poésie, puissante et radieuse tant qu'elle demeure dans les régions de l'idéal, et se mourant d'impuissance, dès qu'elle descend à la réalité? J'abandonne cette interprétation pour ce qu'elle vaut; mais n'est-ce pas une œuvre blâmable par quelque côté, une stérile dépense de beaux vers qu'un tel poème où se dresse à chaque pas pour le lecteur un point d'interrogation, et où il faut chercher, sans la saisir peut-être, la pensée de l'auteur à travers une cascade d'allégories ou de symboles? C'est la faute de votre intelligence, me dira-t-on; je ne le nie point. Mais Dieu a-t-il fait la poésie pour que les intelligences vulgaires soient déshéritées de ses jouissances ou de ses leçons? et l'art ressemble-t-il à ce temple d'Isis où, près de l'autel interdit à la foule, l'hierophante et quelques initiés célébraient seuls les mystères sacrés?

Après la mort d'Hermia, le poète s'écrie :

Ainsi, je vis au fond des forêts fraternelles ;

Ailleurs, dans l'ode : *A un grand arbre*, il dit :

Pour ta sérénité je t'aime entre nos frères ;

Mais il faut citer cette pièce, parce qu'elle me paraît plus que toutes les autres empreintes de ce panthéisme de sentiment dont je parlais tout-à-l'heure, et qu'elle marque le point extrême de cette déviation de M. de Laprade :

L'esprit calme des Dieux habite dans les plantes.
Heureux est le grand arbre aux feuillages épais :
Dans son corps large et sain la sève coule en paix,
Mais le sang se consume en nos veines brûlantes.

A la croupe du mont tu sièges comme un roi,
Sur ce trône abrité, je t'aime et je t'envie,